

Récits et romans picaresques en Angleterre (1576-1723)

Louis Gondebeaud

Volume 26, Number 3, Winter 1994

Roman picaresque et littératures nationales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501052ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501052ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gondebeaud, L. (1994). Récits et romans picaresques en Angleterre (1576-1723). *Études littéraires*, 26(3), 13–27. <https://doi.org/10.7202/501052ar>

Article abstract

To the problem of the *pícaro's* ambition to rise socially and the inevitable frustration of that ambition by hereditary dishonour, the original texts of the picaresque novel (*Lazarillo*, *Guzmán* and *Buscón*) offer contradictory answers. Finding its way to England from 1576 (the first translation of *Lazarillo*) to 1723 (the last version of *Guzmán*), the autobiography of the *pícaro* was indeed seen as a roguish tale. The subgenre produced two new offshoots: the "rogue story," a lowlife narrative that is both comical and satirical, and the "criminal biography," a moral tale that presents us with a delinquent sinner. It was Defoe that revived the picaresque dilemma in *Moll Flanders* (1723). Poor and illegitimate, Moll seeks to escape her underprivileged condition and to achieve gentility. She manages this by operating in a society who has ceased to regard the acquisition of riches as an ignoble pursuit.



RÉCITS ET ROMANS PICARESQUES

EN ANGLETERRE (1576-1723)

Louis Gondebeaud

■ Il est de tradition de qualifier de « picaresque » tout récit, quel que soit son cadre historique ou géographique, qui relate les aventures d'un gueux, aventurier ou délinquant, menant une vie d'errance soumise aux caprices d'une Fortune inconstante. Tour à tour valet de plusieurs maîtres, mendiant, séducteur ou aigrefin, le gueux subsiste grâce à sa ruse dans un monde hostile dont il dresse, des palais aux bas-fonds, un tableau sans complaisance.

Ainsi classe-t-on parmi les romans picaresques non seulement les textes fondateurs du genre — à savoir les autobiographies fictives des *pícaros* du Siècle d'Or espagnol : l'anonyme *Lazarillo de Tormes* (1554) et le *Guzmán de Alfarache* (1599-1604) de Mateo Alemán —, mais aussi certains romans réalistes du XVII^e siècle, tels le *Roman comique* de Scarron, *Francion* de Sorel ou *Jack Wilton* de Thomas Nashe. De même *Gil Blas* de Lesage, *Roderick Random* de Smollett et *Moll Flanders* de Defoe, pour ne

citer que quelques titres, témoigneraient de la pérennité du genre au XVIII^e siècle. Enfin, la tradition picaresque se perpétuerait aux XIX^e et XX^e siècles dans des œuvres aussi diverses que *Barry Lyndon* de Thackeray, *Voyage au bout de la nuit* de Céline, *Augie March* de Saul Bellow et *Invisible Man* de Ralph Ellison : on pourrait allonger la liste. Faut-il considérer les autobiographies de Lázaro et de Guzmán comme les seuls et authentiques romans picaresques ? Faut-il au contraire inclure dans cette tradition romanesque les récits de gueuserie qui fleurissent tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles ? Faut-il voir dans les aventuriers, les escrocs, les parias et les exclus de la société qui relatent leurs exploits et expriment leur révolte les émules des *pícaros* espagnols ? Définir le roman picaresque, en cerner la problématique, est une entreprise périlleuse tant les positions sont irréductibles et contradictoires¹. Sans entrer dans la controverse,

1 Parmi les nombreuses études sur le picaresque qui proposent des définitions contradictoires, on pourra consulter Robert Alter, Stuart Miller et Alexander A. Parker.

notre propos est d'étudier la pénétration — la transplantation pourrait-on dire — du roman picaresque espagnol en Angleterre et d'en retracer l'évolution depuis les premières imitations du *Lazarillo* et du *Guzmán* jusqu'à *Moll Flanders*, où Defoe retrouve, nous semble-t-il, la problématique picaresque originelle.

Quelques remarques préliminaires sont nécessaires pour justifier le titre de cet article. « Récits et romans » : nous serons amené à présenter certains textes dont le degré d'élaboration littéraire ne permet pas de les considérer comme des romans achevés ; ce sont les récits de gueuserie, les brèves biographies et autobiographies d'aventuriers et de délinquants qui paraissent tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles. On ne peut au nom de critères esthétiques les passer sous silence, car ces récits illustrent certains aspects de la tradition picaresque anglaise. « 1576-1723 » : en 1576 paraît la première traduction anglaise du *Lazarillo* qui inaugure la pénétration des grands textes espagnols en Angleterre ; en 1723, Defoe publie *Moll Flanders*, autobiographie fictive où l'auteur retrouve la problématique picaresque des textes espagnols.

L'héritage espagnol

L'autobiographie picaresque espagnole raconte les fortunes et adversités d'un gueux qui tente de « se joindre aux gens de bien pour être du nombre d'iceux » (*LT*, p. 5). Le *pícaro* veut changer de vie, acquérir richesse et respectabilité. Son ambition est vouée à l'échec car il ne peut échapper au déterminisme de sa naissance. Il appartient au monde des exclus dans

une société fortement hiérarchisée et dominée par la caste des *hidalgos*, fiers de leur condition de gentilhomme (*hidalgúia*) et de la pureté de leur sang, leur lignage n'étant pas entaché de sang maure ou juif. De plus ce sont de « vieux chrétiens » dont la foi ancestrale ne saurait être contestée, à la différence de celle des nouveaux chrétiens ou juifs convertis (*conversos*). Le *hidalgo* ne travaille pas et n'a que dédain pour l'argent et le négoce. Ainsi, dans la société espagnole, les classes laborieuses et subalternes — paysans, artisans et commerçants — ou impures — composées de Maures et de juifs — travaillent et paient l'impôt. La classe supérieure et oisive — la caste des *hidalgos* et des gens d'honneur — se retranche derrière ses privilèges et dans l'immobilisme, refusant dignité et ambition sociale aux classes inférieures au nom de la naissance infamante ou de l'indignité de la profession.

C'est donc dans cette société marquée par l'obsession de la *hidalgúia* et de l'honneur, travaillée par la misère et la sujétion des classes laborieuses, que fleurit l'autobiographie picaresque. Le récit des fortunes et adversités du *pícaro* a souvent été défini comme l'épopée de la misère et de la faim, comme la révolte et la lutte solitaire d'un homme en conflit avec la société. Certes, la révolte de l'individu est au cœur de l'autobiographie picaresque, mais elle n'est pas uniquement motivée par la volonté de survivre : le gueux veut triompher de l'anti-honneur héréditaire et échapper au déterminisme de la naissance.

Trois œuvres romanesques jalonnent la naissance et l'évolution du roman picaresque espa-

gnol : on verra que leurs auteurs apportent une réponse différente aux ambitions du gueux². Tout d'abord, *Lazarillo de Tormes* (1554). Le jeune Lazare rêve de « se hausser au-dessus d'une basse condition » (*LT*, p.8). Son père était voleur et mulétier ; à son veuvage, sa mère se mit en ménage avec un Maure. L'auteur anonyme laisse entendre qu'elle pratiqua la sorcellerie. Lazare quitte la maison familiale et devient serviteur de plusieurs maîtres : rusé et lucide, il soulève le voile des apparences et découvre l'universelle tromperie. L'auteur satisfait les ambitions du gueux et lui accorde une dérisoire réussite : Lazare devient crieur public à Tolède, charge infamante à double titre lorsqu'on sait que le crieur était aussi l'auxiliaire du bourreau. Le *pícaro* épouse la servante de l'archiprêtre, dont elle est aussi la maîtresse. Voici donc Lazare « au comble de toute bonne fortune » (*LT*, p. 52). Fils d'un mulétier larron et d'une femme qui forniqua avec un Maure, crieur public, mari complaisant, Lazare est devenu un homme honorable. Il est à peine utile de souligner l'ironie amère du dénouement : le gueux n'échappe pas à son anti-honneur.

Le *Lazarillo* contient en germe les grands thèmes picaresques que va reprendre et développer Mateo Alemán dans *Guzmán de Alfarache* (première partie : 1599 ; deuxième partie : 1604), appelé aussi *le Livre du Gueux*. Les traducteurs français et anglais des XVII^e et XVIII^e siècles ont présenté le *Guzmán* comme

une œuvre de divertissement, un récit d'aventures comiques et réalistes alourdis de « moralités superflues » selon l'expression de Lesage, le dernier traducteur français. Alemán met en garde le Vulgaire qui ne s'intéresserait qu'à la trame narrative. Au contraire, le « prudent lecteur » tirera profit des enseignements du livre et en recueillera la « limaille précieuse au creuset de la réflexion » (Alemán, p. 62).

Alemán insiste sur l'ascendance infamante de son *pícaro* : son père, originaire du Levant, donc de sang impur, s'est installé à Séville où il pratique l'usure ; il est donc marqué par la tare de l'argent ignoble et corrupteur. Juif converti — sa conversion est suspecte —, il serait de surcroît sodomite : « ce fard, ces frisures et autres choses que je fais » (*ibid.*, p. 76). Quant à la mère du gueux, elle est entretenue par un vieux Commandeur et Guzmán ne sait qui est son véritable père : « Ce serait de ma part témérité grande d'affirmer que des deux m'engendra, ou si j'appartiens à un tiers » (p. 89).

Le gueux alémanien, né dans une famille marquée par l'impureté de sang, l'argent et la fornication, subit le déterminisme de son lignage. Et pourtant il croit appartenir à la caste des gens d'honneur. « Ma naissance était noble, mes parents gens d'honneur et mon naturel bon » (p. 231). Guzmán quitte Séville pour l'Italie où il rend visite à sa « noble famille » : son errance à travers l'Espagne et l'Italie sera une succession d'humiliations, d'échecs et de

2 Notre interprétation du picaresque espagnol s'inspire des travaux de Maurice Molho. On lira son introduction-présentation aux *Romans picaresques espagnols* édités par ses soins (p. XI-CXLII).

réussites illusoire. Tour à tour garçon de cuisine, valet, serviteur, page, mendiant, le *pícaro* évolue dans un monde hostile et cruel. Parvenu à l'honorabilité qu'il usurpe, à la stabilité et à l'aisance qu'il croit définitives, il est sans cesse confronté à l'échec et à la frustration.

Cependant, à la différence de l'auteur du *Lazarillo*, Alemán ne condamne pas son gueux à la félicité dérisoire d'une charge vile et subalterne. Au terme de son récit, lorsqu'il est aux galères, Guzmán prend conscience de sa dignité d'homme et de l'égalité de tous dans la Rédemption. Dans la solitude et la souffrance, le galérien repenté triomphe de son « abjecte condition » (p. 740). Un passage essentiel permet de comprendre la problématique alémanienne : une nuit, le gueux découvre dans l'épreuve qu'il peut « atteindre le ciel avec facilité, en levant seulement le bras » (p. 740-741). L'anti-honneur héréditaire s'annihile dans la souffrance dont il découvre le rôle rédempteur. Le *pícaro* abandonne la dépouille du vieil homme et devient un être régénéré. On verra plus loin comment traducteurs français et anglais ont supprimé ces réflexions et digressions, ces « moralités superflues ». En général, la critique a elle aussi rejeté la conversion du *pícaro*, nié la dimension religieuse du *Livre du Gueux* et réduit l'autobiographie picaresque à un récit de gueuserie.

Quevedo publie en 1626 une autobiographie vraisemblablement écrite au début du siècle, *la Vie de l'aventurier Don Pablos de Ségovie, vagabond exemplaire et miroir des filous*, plus connue sous le titre du *Buscón*.

Aristocrate et vieux chrétien, Quevedo reprend le thème de l'anti-honneur picaresque, mais la destinée de son *pícaro* sera bien différente de celle du gueux d'Alemán. La mère de Paul de Ségovie est une juive convertie, soupçonnée de sorcellerie elle aussi, et faiseuse d'anges. Quant au père, il est ivrogne, larron et barbier, métier aussi peu honorable que la charge de crieur public. Comme si Quevedo voulait noircir davantage l'ascendance de son gueux, il fait de l'oncle de Paul le bourreau de Ségovie. Le Buscón ambitionne de changer de vie et veut appartenir à la caste des gens d'honneur, des *hidalgos* — lui qui eut « dès l'enfance des sentiments de gentilhomme » (Quevedo, p. 761). Valet d'un aristocrate vieux chrétien, il voit ses usurpations d'identité punies par des humiliations et des bastonnades. On a le sentiment que Quevedo se plaît à rappeler que le *pícaro* ne pourra jamais surmonter le déterminisme du sang et de la naissance. Le Buscón connaît une fin lamentable : il termine son existence en exil aux Indes en compagnie d'une prostituée, la Grapal. Ainsi Quevedo réduit à néant la problématique alémanienne : le *pícaro*, auquel l'auteur du *Guzmán* accordait la dignité et la découverte de l'égalité des hommes devant Dieu, tombe sous les sarcasmes et le mépris quévédiens, réduit à la condition d'être inférieur.

Les trois autobiographies que nous venons d'examiner ne sont ni des récits de gueuserie, ni des œuvres de pur divertissement. Elles relatent les ambitions d'êtres inférieurs qui sont soumis à l'anti-honneur héréditaire. L'auteur anonyme du *Lazarillo* traite ce thème

avec ironie tandis que le gueux d'Alemán, par la prise de conscience d'une vérité transcendante, triomphe de ses tares originelles. Quevedo, au contraire, réaffirme avec une vigueur sarcastique la primauté du sang, de la caste et de l'honneur, portant ainsi un coup fatal aux ambitions du gueux.

Les récits de gueuserie vont fleurir dans l'Espagne des premières décennies du XVII^e siècle, travaillée par des problèmes de pauvreté. L'autobiographie picaresque s'orientera vers le récit de gueuserie et vers le roman de mœurs dont les héros seront non plus des *pícaros* mais des *pícaras* : *la Pícara Justina* (1605) de López de Úbeda, *la Hijá de Celestina* (1612) de Salas Barbadillo et *la Garduña de Sevilla* (1642) de Castillo Solórzano. Les descendants de Lázaro, de Guzmán et du Buscón sont des valets rusés et facétieux, des aventurières qui tentent de survivre dans le monde de la délinquance et non d'échapper à leur condition.

Le *pícaro*, enfin, va quitter sa terre natale : dès le début du XVII^e siècle, les traducteurs anglais³ livreront au public les vies des gueux espagnols. L'identité du *pícaro* sera-t-elle préservée ?

Les traductions anglaises

Le *Lazarillo de Tormes* a été diffusé en Angleterre grâce à deux traductions que sépare un siècle et demi : la version de David Rowland, *The Pleasant Historie of Lazarillo de Tormes* (1576), et l'anonyme *Pleasant Adventures of*

the Witty Spaniard, Lazarillo de Tormes (1688). David Rowland s'inspire de la première traduction française de Jean Saugrain, parue en 1560, et dont le titre est déjà une interprétation : *l'Histoire plaisante et facétieuse de Lazare de Tormes, Espagnol. En laquelle on peut recognoistre bonne partie des meurs, vie et condition des Espagnols*. Saugrain insiste sur l'aspect comique et documentaire de l'œuvre ; enfin il ajoute un chapitre final où l'on voit Lazare accéder au bonheur conjugal et à la respectabilité, dénouement heureux qui est la négation même de la fin ironique du texte espagnol. Rowland reprend le texte de Saugrain et n'y apporte que des altérations mineures. À partir de 1622, l'autobiographie de Lázaro est rééditée avec la *Suite* de Juan de Luna (1555), récit riche en incidents, violemment satirique et parfois franchement libertin : cette version connaîtra huit rééditions entre 1622 et 1777. Ainsi le *Lazarillo* devient-il peu à peu un recueil d'aventures comiques et se situe dans la tradition nationale anglaise des *jest books*.

En 1688 paraît l'anonyme *Pleasant Adventures of the Witty Spaniard*, intéressant à d'autres égards. C'est une fois encore une version française qui est utilisée, celle de l'abbé de Charnes, publiée en 1678 et promise à un long succès, puisque la dix-neuvième édition paraîtra en 1777. De Charnes modifie encore le dénouement. Il illustre la conquête du bonheur par le mariage et la prospérité : Lazare,

3 Pour une étude détaillée des traductions anglaises, on pourra consulter notre thèse, *le Roman « picaresque » anglais, 1650-1730*, en particulier le chapitre II.

arrivé au comble de la fortune, a réussi son ascension sociale et travaille pour amasser une dot à sa fille. Peut-on imaginer fin plus bourgeoise ? Le crieur public de Tolède s'est intégré à la classe moyenne.

James Mabbe, Fellow de Magdalen (Oxford), hispaniste, anglican éclairé et familier de la pensée théologique espagnole, traduit *le Livre du Gueux* en 1622 sous le titre *The Rogue or The Life of Guzman de Alfarache*. L'œuvre d'Alemán ne fut pas accueillie comme une œuvre de divertissement ; les lecteurs, sensibles à sa portée didactique, durent en apprécier le contenu religieux. Mabbe respecte le texte original, n'en retranche ni digressions ni « moralités superflues », et ne réduit pas le *pícaro* à un personnage rusé et facétieux. On n'affirmera pas que le premier traducteur anglais a perçu la thématique picaresque de l'anti-honneur héréditaire, mais il a été sensible à l'éloquence d'Alemán⁴. Ainsi procède-t-il à une dissection des composantes narratives et rhétoriques du texte : le *Guzmán* est perçu comme des miscellanées, comme un recueil de sentences, de proverbes et d'anecdotes, mais jamais le traducteur anglais n'altère le contenu de l'œuvre jusqu'à en dénaturer le sens, ce dont ne se priveront pas ses successeurs.

En 1656 paraît *The Rogue or The Life of Guzman de Alfarache, the Witty Spaniard*. C'est la version de Mabbe, mais simplifiée : on remarque la disparition de l'appareil rhétorique. Le *rogue*, qualifié de « witty », comme Lázaro, annonce la métamorphose du gueux

alémanien en un aventurier facétieux. Les éditions de 1655, 1668 et 1708 vont confirmer les avatars de l'autobiographie picaresque originale — qui s'apparente peu à peu aux vies de délinquants qui fleurissent en Angleterre vers le milieu du XVIII^e siècle. Cette tendance, déjà perceptible dans *The Notorious Life of that Incomparable Thief Guzman de Alfarache* (1655), est confirmée par une nouvelle version abrégée, *The Spanish Rogue* (1685). On signalera enfin l'édition de 1708, *The Life of Guzman de Alfarache*, qui reprend la traduction française de Gabriel Brémond dont s'inspirera Lesage. Brémond s'est généreusement servi du privilège des tailleurs : il mutile les chapitres, coupe dans les digressions et moralités, supprime la conversion du gueux, dont la fin est celle d'un délinquant ordinaire. Il a mis le *Guzmán* au goût du jour : « ce n'est pas une petite affaire que d'un habit à l'Espagnole en faire un à la Française, et surtout d'un habit vieux », écrit-il dans la préface. Ainsi le *Guzmán*, amputé progressivement de son appareil rhétorique, vidé de tout contenu religieux et de toute problématique, est devenu une vie d'aventurier, observateur cynique d'un monde qu'il parcourt à la recherche de son plaisir et dans lequel il tente de survivre.

Les aventures du Buscón de Quevedo ne connurent pas le succès de celles de Lázaro et de Guzmán ; cependant, les altérations que subit l'autobiographie du gueux quévédien méritent d'être signalées. Le *Buscón* est traduit en 1657 par John Davies of Kidwelly sous

4 Cet aspect du *Guzmán* a été remarquablement étudié par Edmond Cros.

le titre *The Life and Adventures of Buscon the Witty Spaniard* : une fois encore c'est une version française, celle de la Geneste, qu'utilise le traducteur anglais. On notera dans cette version la fin bourgeoise du *pícaro* qui épouse une riche héritière et accède ainsi à la respectabilité et à la prospérité. L'anonyme *Pleasant Story of Paul of Segovia* (1683) et la traduction de John Stevens *The Pleasant History of the Life and Actions of Paul, the Spanish Sharper* (1707) confirment la métamorphose du gueux en aventurier et en délinquant.

La problématique picaresque de l'anti-honneur héréditaire ne pouvait éveiller d'échos dans un pays auquel était étrangère l'idéologie de l'élitisme aristocratique fondée sur la pureté de sang et sur l'appartenance à la caste des vieux chrétiens, et qui au contraire favorisait la montée de la classe bourgeoise pour laquelle l'argent et le négoce n'avaient rien d'infamant. Le *pícaro* est donc devenu un gueux rusé — « a witty Spaniard » — et l'autobiographie s'est peu à peu transformée en vie d'aventurier. Sous l'influence des traductions et des adaptations que nous venons d'examiner brièvement, des auteurs anonymes pour la plupart vont imiter ou innover : *rogue stories* et *criminal biographies* proliféreront pendant des décennies. Ce sont là les premières manifestations du picaresque anglais. Ces récits de gueuserie, tombés dans l'oubli, méritent de retenir un moment notre attention.

La *rogue story* et la *criminal biography*

Le Livre du Gueux eut en Angleterre une longue descendance. Le plus célèbre émule de Guzmán est sans conteste Meriton Latroon, le héros de l'*English Rogue* de Richard Head et Francis Kirkman, paru en 1665, réédité vingt-deux fois jusqu'en 1680. Head voulait donner à l'Angleterre une autobiographie picaresque d'inspiration nationale, « as if we could not produce an English Rogue of our own without being beholden to other nations for him » (Head et Kirkman, p. A-4). Head et Kirkman exploitèrent le succès du *Guzmán* ; d'autres auteurs, anonymes, exploitèrent le succès de l'*English Rogue*. On citera le *French Rogue* (1672), le *Dutch Rogue* (1683), l'*Irish Rogue* (1690), un autre *French Rogue* (1704), le *Scotch Rogue* (1706), le *Highland Rogue* (1723) et enfin le *Matchless Rogue* (1725).

Le *rogue* — on s'en doute — n'a que de lointaines ressemblances avec le *pícaro* espagnol. C'est un personnage comique qui incarne divers stéréotypes : l'écolier espiègle, l'adolescent cruel, l'apprenti paillard, le bandit généreux. Le *rogue* n'est jamais ridiculisé ou condamné à l'échec et à l'humiliation. C'est lui qui ridiculise les gens respectables : bourgeois, marchands, artisans, prêtres catholiques ou ministres dissidents.

Le *rogue* n'aspire pas à la *gentility* : il accepte sa condition et ne cherche pas à changer de statut social. *Rogues* et aventurières⁵ sont uniquement motivés par la recherche du plai-

5 On note plusieurs vies de *pícaras* : à titre d'exemple, *The Jamaica Lady or The Life of Bavía* (1720), *The Life of Sally Salisbury* (1723), *The Life of Elizabeth Man* (1724).

sir et par l'attrait de l'aventure. Le *rogue* évolue dans un univers mythique qui n'est plus régi par les valeurs chrétiennes de la soumission et de la maîtrise des passions : ce personnage devient un stéréotype qui représente non plus la révolte contre l'ordre social mais l'individu qui donne libre cours à ses appétits et refuse toute règle⁶. Il convient de souligner que l'individualisme du *rogue* et son rejet des contraintes ne remettent jamais en question les fondements de la société — « The Great Law of Subordination », dira Defoe — ni la notion de *gentility* liée à la naissance et à la fortune. On remarque, dans ces récits de gueuserie, que le *rogue* ne commet jamais d'agression sociale⁷. D'ailleurs, la fresque sociale des *rogue stories* est bien plus limitée que dans les romans espagnols : aristocrates, *gentlemen*, bourgeois, représentants des « professions » en sont généralement exclus. De même, on chercherait en vain des représentants du clergé anglican. Seuls prêtres, moines français et irlandais — satire anti-papiste oblige — et ministres non-conformistes sont l'objet de sarcasmes. Ces récits sont surtout peuplés de délinquants, de gens du peuple, d'artisans et de boutiquiers. Les limites de la satire expliquent peut-être leur succès auprès d'un public cultivé qui pouvait pénétrer, par la fiction, dans l'univers de la truanderie, où ordre social et hiérarchie ne

sont jamais contestés⁸. Tout comme les dernières traductions des textes picaresques fondateurs, la *rogue story* est avant tout un récit comique, satirique et réaliste. Du roman picaresque ne subsiste qu'un arsenal de procédés narratifs (errance du héros, scènes d'auberge, rixes, histoires intercalées, etc.) et une galerie de stéréotypes (valets fripons, servantes, soldats, prostituées, etc.). La seule innovation serait peut-être l'introduction de l'élément libertin ou pornographique inséparable de la satire anti-catholique⁹.

Si la *rogue story* met en scène des personnages fictifs, un autre récit de gueuserie relate les aventures et les méfaits de délinquants réels qui connurent une gloire éphémère dans la seconde moitié du XVII^e siècle : ce sont les *criminal biographies*. Dans la prolifération de ces récits « picaresques », on ne retiendra que quelques titres et on distinguera deux catégories. D'une part, les vies de bandits de grand chemin, d'escrocs et d'aventurières qui célèbrent la ruse et l'intelligence des délinquants et, d'autre part, les *pamphlet lives*, courts récits anonymes qui relatent la fin lamentable des délinquants-pêcheurs égarés par Satan et expiant leurs fautes au gibet de Tyburn.

Parmi les récits consacrés au Capitaine James Hind, *highwayman* célèbre et défenseur des

6 À propos du gueux écossais, John J. Richetti parle de « projection of forbidden energies » (p. 43) : l'expression pourrait s'appliquer à l'ensemble des *rogue stories*.

7 Seule exception : Tom Merryman, le « Matchless Rogue », qui séduit une comtesse et transgresse ainsi la loi de la subordination.

8 Sur la question du public des romans picaresques traduits et des *rogues stories*, voir Gondebeaud, ch. 3.

9 Voir en particulier l'*Irish Rogue* (ch. 10 et 16) et le *French Rogue* (ch. 4).

pauvres et des opprimés, on citera la courte biographie de George Fidge, *The English Gusman* (1652). Richard Head raconte les aventures d'un autre hors-la-loi, Richard Hannam, dans *The English Villain* et *The Witty Rogue* (1656) : on perçoit dans ces titres de lointains échos du *Livre du Gueux*. D'autres auteurs racontent les exploits d'aventuriers et d'escrocs qui trouvent dans l'Angleterre des dernières décennies du siècle un terrain idéal pour l'exercice de leurs talents¹⁰. Le libraire Abel Roper publie la vie de William Fuller ; dans la préface, il s'adresse au lecteur qui se félicitera de l'achat de ce livre : « Upon your reading throughout, you'll acknowledge you have met with a rarity beyond a Guzman, a Clancy, a Morrell, or German Princess or any of our most famous impostors » (p. A-2). Roper fait allusion à plusieurs biographies de délinquants célèbres : *The Life and Death of Major Clancie* (1680), les *Complete Memoirs of the Life of that Notorious Impostor William Morrell* (1694) d'Elkanah Settle, *The Counterfeit Lady Unveiled* (1673) de Francis Kirkman — biographie de Mary Carlton qui aurait inspiré *Moll Flanders* de Defoe. On citera encore *The Juvenile Rambles of Thomas Dangerfield* (1680), *The Life and Death of Captain William Bedloe* (1681) et *The Life of William Fuller* (1692), célèbre escroc dont la biographie fut rééditée jusqu'au début du XVIII^e siècle. Ces récits, dont certains se réclament de leurs ancêtres espagnols, témoignent d'une

évolution du picaresque anglais. Essayons d'en dégager brièvement les traits distinctifs.

Les héros de ces récits sont des usurpateurs d'identité qui, à l'instar du Protée espagnol, portent les masques les plus divers. En revanche, ils ne sont pas victimes d'un lignage infamant : ce sont des fils de bourgeois, de commerçants ou d'artisans qui vivent aux dépens de leurs victimes. Ils n'ont rien de commun avec les délinquants de basse extraction des *pamphlet lives*, ils ont rarement recours à la violence, et manifestent une aversion pour le travail et un goût marqué pour le luxe. Ce sont des aigrefins qui subsistent grâce à leur intelligence et à leur pouvoir de séduction. La relation de leurs exploits vise à provoquer le rire et non l'horreur du péché ou la terreur du châtiement suprême. À la différence du roman picaresque espagnol, la *criminal biography* est un récit réaliste qui utilise des documents authentiques : faits divers, minutes des procès, témoignages, inventaires d'objets volés. Defoe, dans ses œuvres de fiction, aura recours à cette technique narrative. En dépit de leur médiocre valeur littéraire, ces textes sont bien les « chapitres manquants » dans l'histoire du roman anglais, selon l'expression de Ernest Bernbaum.

Très différente est la *pamphlet life*, courte biographie d'un délinquant qui illustre la fusion de deux éléments : le récit de gueuserie qui peut s'apparenter au recueil de *jest*s et le

¹⁰ Le retour de Charles II met un terme à la guerre civile, mais n'ouvre pas pour autant une ère de paix intérieure et de stabilité. L'Angleterre traverse une période de complots et de bouleversements politiques et sociaux qui aboutiront à la Révolution de 1688. Les carrières de nombreux espions et escrocs sont liées aux événements contemporains.

récit édifiant d'un délinquant-pécheur qui se repent à l'heure de sa mort. La *pamphlet life* se propose d'inspirer l'horreur du péché et d'inculquer aux masses laborieuses la soumission à l'ordre social et à la loi divine. Sous sa forme la plus rudimentaire, la *pamphlet life* est une biographie-sermon : un texte de quelques pages qui relate le crime ou les délits commis par un pécheur égaré par Satan. Les données biographiques sont réduites au minimum, la trame narrative étant subordonnée à l'intention didactique. On citera parmi des dizaines de titres ceux qui nous paraissent se passer de commentaire, tels ceux consacrés à un apprenti londonien, Nathaniel Butler, condamné pour meurtre : *Heavens Cry Against Murder, The Penitent Murderer, Blood Washed Away by the Tears of Repentance*, publiés en 1657.

Très proches des biographies-sermons du XVII^e siècle sont les confessions des condamnés que les aumôniers de Newgate publièrent à partir de 1700. Ces *broadsheets* à un penny proposent au public une brève esquisse biographique du délinquant, sa confession et son dernier discours de pécheur repentant (*dying speech*). À titre d'exemple nous citerons cette publication de huit pages parue en 1708, *The Whole Life and Conversation, Birth, Parentage and Education of Deborah Churchill Condemned Sometime Since for the Barbarous Murder of Willtam Ware and Now*

Brought Down to Her Former Judgment as Also Her Behaviour and Last Dying Words at the Place of Execution.

Des compilateurs avisés exploitèrent le succès des *pamphlet lives* et publièrent des anthologies de la délinquance : *The History of the Lives and Robberies of the Most Noted Highwaymen* (1713) ou encore *The Lives of the Most Remarkable Criminals* (1732) que publia John Applebee¹¹. Ces anthologies illustrent une évolution des *pamphlet lives*, qui se détournent du récit édifiant pour s'orienter vers la relation d'aventures comiques ou sensationnelles ; ce schéma narratif est répétitif et n'offre pas grand intérêt. Plus intéressant est le personnage du délinquant-pécheur, dernier avatar du *pícaro* et du *rogue*. C'est en général un apprenti, orphelin à la charge de la paroisse ou issu d'une famille pauvre mais honnête. Mis en apprentissage à Londres, il succombe aux tentations de la capitale¹². Élevé dans la religion chrétienne, ayant reçu un minimum d'instruction, l'apprenti dévoyé n'est victime ni de son origine sociale ni de son manque d'éducation. Il est l'artisan de sa propre déchéance : rejetant toute contrainte, il s'adonne à l'ivrognerie, au jeu, à la luxure et cesse toute pratique religieuse. Il expie ses fautes à Tyburn. Victime des puissances des Ténèbres et de sa nature corrompue, il offre à la foule assemblée le spectacle d'une fin édifiante et exemplaire.

11 Dans la deuxième moitié du siècle paraissent d'autres anthologies du crime et de la délinquance : les célèbres *The Tyburn Chronicle* (1768) et *The Newgate Calendar* (1768, 1778-1780).

12 On remarque aussi des servantes qui viennent grossir les rangs des prostituées et des voleuses à la tire. Sur la condition de l'apprenti à Londres au XVIII^e siècle, l'étude de Dorothy George est toujours un ouvrage de référence (en particulier le ch. 5).

Les *pamphlet lives* mettent en garde les jeunes gens contre les péchés d'oisiveté et de paresse. Les manuels de conduite destinés aux apprentis exaltent le travail et la tempérance¹³. Le bon apprenti est celui qui, modèle de frugalité et de diligence, sert les intérêts de son maître et accomplit les desseins de Dieu. Le mauvais apprenti¹⁴ — le délinquant-pécheur — enfreint les lois de la soumission et rejette sa vocation, mettant en péril les fondements de la société¹⁵. Aussi l'univers moral des *pamphlet lives* se caractérise-t-il par la primauté des vertus économiques. On chercherait en vain dans ces récits la moindre allusion à la vertu chrétienne fondamentale, la charité. En d'autres termes, la vie du délinquant-pécheur, tout comme celle du *rogue*, illustre le conflit entre l'individualisme, le rejet des contraintes et la soumission à la règle, la maîtrise des passions. Mais à la différence du *rogue*, facétieux et amoral, le délinquant connaît une fin édifiante et sa mort consacre le retour à l'ordre.

Rogue stories, criminal biographies, pamphlet lives, tels sont les rejetons de la souche picaresque espagnole transplantée dans le sol anglais. Ce n'est que par une extension quelque peu abusive du terme que ces récits de gueuserie peuvent être qualifiés de « picares-

ques ». *Rogues* fripons et facétieux, aventuriers cyniques et rusés, pécheurs repentis, condamnés à la potence n'ont plus rien en commun avec les *pícaros* du Siècle d'Or. Ces récits des XVII^e et XVIII^e siècles — on n'ose les qualifier de « romans » — sont-ils les témoignages des derniers avatars de l'autobiographie picaresque en Angleterre ?

Defoe et l'autobiographie picaresque

En 1722, Defoe écrit *Moll Flanders*, un authentique roman picaresque où l'on retrouve les grands thèmes de la problématique du *Livre du Gueux*. *Moll Flanders* se situe dans la tradition des récits de gueuserie. Defoe ne dédaignait pas ce genre populaire : il avait déjà publié de courts récits consacrés à deux délinquants célèbres, John Sheppard et Jonathan Wild. Cependant Moll n'est pas une simple délinquante. Tout comme le gueux d'Alemán, elle est soumise au déterminisme du lignage et de la naissance : à l'anti-honneur alémanien lié à l'impureté du sang et à l'argent corrompeur correspond l'anti-honneur défoien lié à la bâtardise et à la pauvreté. Moll aspire, elle aussi, à changer de condition et veut devenir *gentlewoman*. Elle refuse sa « vocation » de servante et son statut d'être subal-

13 Parmi ces traités didactiques on citera, de Caleb Frenchfield, *A Cap of Gray Hairs for a Greenhead or The Fathers Counsel to His Son, an Apprentice in London* (1671), réédité en 1678, 1688 et 1710, ainsi que *The Apprentice's Companion* de Richard Burton (1681), réédité en 1699 et 1725, et enfin *The Apprentice's Faithful Monitor* (1700). Bien entendu, Defoe aborde le problème des apprentis dans son *Family Instructor* (1715).

14 On pense à la suite de Hogarth, *Idleness and Industry*, qui met en scène le bon apprenti, Francis Goodchild, et le mauvais, Tommy Idle.

15 La notion de *calling* — acception par l'homme de sa condition sociale — est nécessaire à la stabilité et à la prospérité de la nation. Sur ce point essentiel, voir Richard Henry Tawney, *la Religion et l'essor du capitalisme*.

terne, enfreignant ainsi la « loi de subordination ». À ce refus de la hiérarchie sociale vient s'ajouter la fascination de l'argent qui peu à peu va devenir péché d'avarice. Pour cinq guinées, Moll cède au frère aîné — un des fils de ses maîtres — et espère changer de vie grâce au mariage. Son existence sera désormais une suite de réussites illusoires et éphémères, d'échecs et de frustrations. Les revers qu'elle essuie ne sont pas dûs aux caprices d'une Fortune inconstante mais au déterminisme de la naissance auquel elle ne peut échapper : née à Newgate d'une mère condamnée pour vol et d'un père inconnu, l'accession à la *gentility* lui est interdite. Comme Alemán, Defoe soumet son héroïne à une série d'échecs : cinq mariages, motivés par l'argent et par le besoin de sécurité, ne lui permettront pas de changer de condition. À cinquante ans, elle commence une carrière de voleuse à la tire qui fera d'elle une délinquante endurcie et qui se terminera à Newgate. Abandonnée des hommes et de Dieu¹⁶, c'est en prison qu'elle aura la révélation d'une vérité transcendante. Moll et Guzmán suivent le même itinéraire spirituel. « Châtié par mille travaux et misères » (Alemán, p. 740), le gueux espagnol prend conscience aux galères de la dignité et de l'égalité des hommes dans la Rédemption. L'héroïne de Defoe, touchée par la grâce, échappera au cycle de l'échec et de l'humiliation et, par le

mariage, deviendra *gentlewoman* et accédera à la respectabilité.

Examinons brièvement l'itinéraire spirituel de Moll, qui rappelle souvent celui de Guzmán. Fascinée par l'argent et l'accumulation des biens, Moll succombe à la tentation, puis éprouve d'éphémères repentirs (« gallow repentances », dit-elle) inspirés par la peur de la prison et non par le regret d'avoir offensé Dieu.

For all my repentance appear'd to me to be only the effect of my fear of death, not a sincere regret for the wicked life I had lived and which had brought this misery upon me, or for the offending of my Creator who was now suddenly to be my judge (Defoe, p. 277).

L'incarcération à Newgate met un terme à sa vie de délinquante et marque une étape dans le processus de régénération spirituelle. Moll a atteint le stade de la « léthargie de l'âme », de l'endurcissement spirituel¹⁷ : « I degenerated into stone. I turned first stupid and senseless, then brutish and thoughtless, and at last raving mad as any of them [les autres prisonniers] » (*ibid.*, p. 278).

Cette léthargie spirituelle est suivie par la prise de conscience par le pécheur de sa propre indignité : c'est la « reflection » qui précède la conversion. Touchée par la grâce, Moll passe la nuit en prière, pleurant sur sa condition misérable. La peur de la mort est abolie car la pécheresse a la certitude d'être élue : c'est un être nouveau qui verra le jour se lever.

16 Quelques citations : « I was entirely without friends » (p. 105) ; « I had not one friend in the world » (p. 150) ; « I had money but no friends » (p. 161) ; « without the least hope or prospect of help from God or Man » (p. 190).

17 C'est la peur du besoin qui enduret Moll : « [it] hardened my heart by degrees » (p. 193). L'endurcissement spirituel — « spiritual hardening » — est un des stades de l'itinéraire du pécheur dans les autobiographies spirituelles contemporaines. *Moll Flanders*, tout comme *Robinson Crusoe*, doit être replacée dans cette tradition (voir l'ouvrage de George A. Starr).

Le lecteur moderne pourra trouver excessifs les termes employés ; il faut replacer le cheminement de Moll dans la problématique de la grâce et de la conversion et ne pas l'apprécier en termes de vraisemblance psychologique.

This fit of crying held me near two hours and as I believe held me till they [les autres prisonniers] were all out of the world and then a most humble penitent serious kind of joy succeeded: a real transport it was, a passion of joy and thankfulness (p. 292).

« Joie, pleurs de joie », c'est la nuit de Pascal. Guzmán connaît semblable nuit passée dans la prière et l'action de grâces :

En ce discours et plusieurs autres qui en découlèrent, je passai grande partie de la nuit et non sans verser bien des larmes, je me trouvai tout autre : ce n'était plus moi-même, ni ce vieux cœur d'auparavant. J'en rendis grâces à Dieu et le suppliai de me tenir en sa sainte garde (Alemán, p. 741).

Alemán met un terme aux ambitions terrestres de son *pícaro*, lequel découvre une vérité transcendante qui abolit l'anti-honneur héréditaire et sa condition d'être inférieur. Au contraire, Defoe accorde à sa gueuse convertie la respectabilité et la prospérité. La contradiction entre les problématiques alémanienne et défoienne n'est qu'apparente. Dans l'Espagne du Siècle d'Or, dominée par l'aristocratie vieille chrétienne, tenant l'argent en suspicion (même s'il est le fruit du travail et du négoce) et refusant le statut d'*hidalgo* à la classe moyenne, l'ambition du *pícaro* est vouée à l'échec : son ascension sociale aurait été une infraction à l'ordre et à la hiérarchie. On a vu le destin que Quevedo réserve au Buscón. Guzmán,

quant à lui, renonce aux ambitions terrestres et trouve la sérénité dans la certitude du salut.

Le contexte historique est tout à fait différent dans l'Angleterre du XVIII^e siècle où l'on assiste à la montée de la *middle-class*, dont les représentants appartiennent au monde du commerce et de l'artisanat et à la Dissidence. Cette classe moyenne dont Defoe est issu — il fut lui-même Dissident et un moment négociant — aspire à la *gentility*. L'auteur de *Moll Flanders* lutta toute sa vie pour la reconnaissance de la *middle-class gentility*, la qualité de *gentleman* ne devant plus être fondée sur le sang et la naissance — le *gentleman born* — mais sur l'éducation et le mérite — le *gentleman bred* (voir Michael Shinagel).

Enfin, la réussite de Moll Flanders doit être appréciée à la lumière des rapports entre éthique protestante et capitalisme¹⁸. Pour le Puritain, l'argent, fruit de l'effort individuel et du travail, est loin d'être frappé de suspicion et d'infamie. Bien au contraire, la réussite sociale, l'enrichissement licite par le travail et l'épargne sont les signes de l'approbation divine. L'homme glorifie son Créateur par le travail : « Laborare est orare ». Les vertus économiques deviennent des vertus morales ; argent et éthique puritaine ne sont plus incompatibles.

Plongées dans les eaux purifiantes du puritanisme évolué, les qualités que des siècles moins éclairés avaient dénoncées comme des vices sociaux en ressortirent sous les traits de vertus morales. Car le monde n'existe pas pour qu'on en jouisse, mais pour qu'on en fasse la conquête. Seul celui qui le conquiert mérite le nom de chrétien [...]. En conquérant le monde, [l'homme] conquiert du même coup le salut de son âme (Tawney, p. 214).

18 On pense à l'étude de Max Weber, *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

Pauvreté et échec vont devenir pour le Puritain les signes de la défaveur de Dieu ; écoutez encore une fois Richard Henry Tawney :

Il [le Puritain] voit dans la pauvreté de ceux qui tombent en chemin, non une infortune qu'il faut plaindre et soulager, mais une faute morale qu'il faut condamner ; il voit dans la richesse non pas un objet de suspicion — bien qu'elle soit de ces dons dont on risque d'abuser — mais la félicité qui couronne l'énergie et la volonté (*ibid.*).

Ainsi Moll Flanders, pécheresse repentie à qui le Seigneur tend une main secourable, peut-elle grâce à son esprit d'entreprise triompher de l'anti-honneur auquel la condamnaient sa bâtardise et sa condition de *parish-girl*. Grâce à son mariage avec un *gentleman* — délinquant repent, mais *gentleman* par naissance — elle pourra s'enrichir et s'intégrer à la caste des gens de bien¹⁹.

Au terme de ce survol de deux siècles et demi de romans et de récits « picaresques », on constate la rareté des romans et la prolifération des récits de gueuserie. Livré aux traducteurs, le roman picaresque espagnol, au fil des adaptations et des versions abrégées, devient un récit d'aventures comiques qui se situe dans la tradition nationale des *jest books* et des biographies d'aventuriers. De même que Lázaro et Guzmán sont devenus des « witty Spaniards », de même le *pícaro* s'est transformé en *rogue*. Il est cependant une autre tradition nationale qui transforme le récit picaresque en une vie de délinquant : le *pícaro*,

coupable d'agression sociale, devient un pécheur repent dont seule la mort pourra racheter la faute.

Ainsi, *rogues* et pécheurs sont les avatars du gueux espagnol dans l'Angleterre des XVII^e et XVIII^e siècles : pouvait-il en être autrement ? Traducteurs, compilateurs et imitateurs anglais ne pouvaient saisir la problématique picaresque espagnole. C'est Defoe, Dissident, issu de la classe moyenne, qui renoue avec la tradition du *Livre du Gueux*, puisque son héroïne triomphe de l'anti-honneur lié à la bâtardise et à la pauvreté dans une société dominée non par l'élitisme vieux-chrétien mais par la primauté de la *gentility* — l'équivalent anglais de la *hidalguía* — réservée aux gens bien nés.

L'étude de ces récits de gueuserie, un moment sortis de l'ombre, nous permet d'éclairer l'héritage picaresque espagnol : un arsenal de procédés narratifs, de thèmes et de stéréotypes qui seront sans cesse repris au cours des siècles. Nous avons ainsi mis en lumière l'apport du *Guzmán de Alfarache* dans l'élaboration du roman anglais du XVIII^e siècle : sa contribution, rarement soulignée, égale celle du *Don Quichotte* — Alemán et Cervantes puisent dans le même fonds de procédés narratifs et rhétoriques qui contribuèrent à l'essor du roman anglais du XVIII^e siècle. De plus, l'examen rapide de récits souvent anonymes et d'une valeur littéraire médiocre — biographies et

19 On aura compris que nous n'effectuons pas une lecture ironique du roman de Defoe ; cette interprétation de *Moll Flanders* a ses partisans. Certes les ambiguïtés ne sont pas absentes de l'œuvre, mais le dénouement est cohérent si on replace l'autobiographie de Moll dans la problématique picaresque des textes fondateurs.

RÉCITS ET ROMANS PICARESQUES EN ANGLETERRE (1576-1723)

autobiographies d'aventuriers et de délinquants
— nous a permis de tirer momentanément de

l'oubli ces chapitres négligés de l'histoire du
roman anglais.

Références

- ALEMÁN, Mateo, *Guzmán de Alfarache*, trad. Maurice Molho, dans Maurice Molho éd., p. 56-755.
- ALTER, Robert, *Rogue's Progress. Studies in the Picaresque Novel*, Boston, Harvard University Press, 1964.
- BERNBAUM, Ernest, *The Mary Carlton Narratives, 1663-1673: a Missing Chapter in the History of the English Novel*, New York, 1914.
- CROS, Edmond, *Protée ou le Gueux. Recherches sur les origines et la nature du récit picaresque dans « Guzmán d'Alfarache »*, Paris, Didier, 1967.
- DEFOE, *Moll Flanders*, Londres, Oxford English Novels, 1972.
- GEORGE, Dorothy, *London Life in the Eighteenth Century*, Londres, Penguin Books, 1965 [1925].
- GONDEBEAUD, Louis, *le Roman « picaresque » anglais, 1650-1730*, Paris, Champion, 1979.
- HEAD, Richard et Francis KIRKMAN, *The English Rogue*, Londres, 1665.
- LT = *Lazarillo de Tormes*, trad. Maurice Molho, dans Maurice Molho éd., p. 3-52.
- MILLER, Stuart, *The Picaresque Novel*, Cleveland, Press of Case Western University Reserve, 1967.
- MOLHO, Maurice éd., *Romans picaresques espagnols*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1968.
- PARKER, Alexander A., *Literature and the Delinquent. The Picaresque Novel in Spain and Europe, 1599-1753*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1967.
- QUEVEDO, Francisco de, *le Buscón (la Vie de l'aventurier Don Pablos de Ségovie)*, trad. Francis Reille, dans Maurice Molho éd., p. 757-880.
- RICHETTI, John J., *Popular Fiction Before Richardson (1700-1740)*, Oxford, Oxford University Press, 1969.
- SHINAGEL, Michael, *Defoe and Middle-Class Gentility*, Boston, Harvard University Press, 1968.
- STARR, George A., *Defoe and Spiritual Autobiography*, Princeton, Princeton University Press, 1971.
- TAWNEY, Richard Henry, *la Religion et l'essor du capitalisme*, trad. O. Merlat, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1951 [1926].
- The French Rogue*, Londres, N. Boddington, 1704.
- The Irish Rogue*, Londres, T. Conyers, 1690.
- The Jamaica Lady or The Life of Bavia*, Londres, T. Bickerton, 1720.
- The Life of Elizabeth Man*, Londres, A. Moore, 1724.
- The Life of Sally Salisbury*, Londres, 1723.
- The Life of William Fuller*, Londres, Abel Roper, 1692.
- WEBER, Max, *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1967 [1947].